



PROLOGUE

Je serai la première  
(431 avant l'ère commune)

J'ai sept ans et je scrute Sparte encore plongée dans la nuit à travers la fenêtre étroite de ma chambre. L'aube n'est plus loin, mais pour le moment seule la lumière crue de la pleine lune révèle les maisons basses d'adobe et de bois. Les grondements menaçants d'un orage tonnent dans le lointain quand, soudain, un éclair illumine le mont Parnon et le fleuve Eurotas à ses pieds. Le claquement résonne quelques secondes plus tard dans toute la cité. Bon ou mauvais présage? En cet instant, seule la Pythie le sait, mais ce n'est sans doute pas un hasard si les déesses et les dieux se font entendre. Moi, Cynisca, descendante d'Héraclès et princesse de Lacédémone, je commence ce soir l'éducation qui fera de moi une Spartiate.

Je m'apprête à sortir de la pièce quand le lit vide à côté du mien accroche mon regard. C'était celui de ma mère, morte il y a trois ans, emportée par une mauvaise fièvre malgré toutes nos prières au dieu de la médecine, Asclépios, dans son sanctuaire d'Épidaure. Je garde d'elle un souvenir confus, et de son visage une ombre aux traits incertains. Mon cœur se serre pourtant: j'aurais voulu l'avoir à mes côtés pour chasser mon trouble.

Une des esclaves de notre maisonnée se dirige vers moi au moment où je franchis le seuil. Je congédie la doule, agacée,

et le regrette aussitôt. La servante voulait simplement m'escorter. Mon geste, dicté par la fierté, me laisse seule pour avancer jusqu'à l'escalier. J'y ai joué avec bonheur de nombreuses heures. À présent que je le vois plongé dans les ténèbres, j'ai l'impression qu'il va me mener au palais d'Hadès. J'affiche un air faussement confiant quand j'entame ma descente.

Je débouche dans la cour en craignant toujours de me retrouver face au chien à trois têtes du dieu des Enfers. À mon soulagement, il n'y a nulle trace de Cerbère – seulement les traits familiers de mon père et de mes deux frères, éclairés par des torches dont les flammes sont malmenées par les bourrasques.

Agis sourit aussitôt pour me rassurer. Mon frère aîné et moi avons toujours partagé une affection réciproque. Sa carrure est imposante, et son visage aussi gracieux que celui de Lampito, la première épouse de notre père, morte en couche en lui donnant naissance. Bien que nous n'ayons pas la même mère, je me sens plus proche de lui que de mon autre frère, Agésilas.

Archidamos II, roi de Lacédémone, se plante devant moi, grand par la taille et par la renommée d'avoir remporté les guerres de Messénie deux décennies plus tôt. Ce fut pourtant une victoire difficile : en plus du poids de ses soixante ans, mon père porte celui de ce conflit qui hante aujourd'hui encore les esprits de toute la cité. Je dois lever la tête à presque la sentir toucher mon dos pour pouvoir le fixer dans les yeux quand il s'adresse à moi :

– Te voilà aujourd'hui une jeune fille, Cynisca. Tu ne seras pas éduquée avec les autres parthenoi comme toi, mais avec les paides, les jeunes garçons. Je t'accorde ce privilège en raison de ton rang.

Derrière lui, mon plus jeune frère grimace. Il désapprouve cette décision de laisser une fille – fût-elle princesse – suivre l'éducation spartiate réservée aux hommes. Agésilas et moi avons hérité de notre mère la petite taille, les traits anguleux et les cheveux noirs. Les maîtres de l'Olympe l'ont également affublé d'un pied boiteux, comme celui d'Héphaïstos, dieu des forges et des volcans.

Mon père poursuit de sa voix grave :

– Ainsi tu pourras faire partie des homoioi. Comprends-tu, Cynisca ?

Homoioi. Semblables. Spartiates. Tant de mots pour désigner les citoyens de Lacédémone. Je ne me reconnais dans aucun d'entre eux. J'acquiesce pourtant, car c'est ce que mon père attend de moi. Son visage se détend, satisfait.

– Demain débiteront les Hyacinthies en l'honneur d'Apollon, pendant lesquelles se tiendront les initiations des adolescents. Quant à toi, tu seras soumise dès ce soir à l'épreuve de la bômolochia. Es-tu prête, ma fille ?

Cette fois, mon père perçoit mon hésitation quand je hoche la tête. Son sourire s'efface. Il se baisse pour m'agripper par les épaules. Sa poigne me fait mal, pourtant je ne crie pas, je ne dis rien, je le regarde, paralysée, me parler d'une voix plus forte :

– Tu dois y arriver, Cynisca. Tu n'as pas le droit à l'échec ! Les autres tombent, mais pas nous. Nous sommes forts – invincibles ! Nous ne doutons pas. Nous ne craignons ni Phobos ni Thanatos.

Ni la peur ni la mort. Je redoute en cet instant les deux, si petite et broyée entre ses larges mains. Peut-être suis-je encore une enfant ? Je voudrais toujours en être une.

– Réussiras-tu, Cynisca ?

– Oui.

Ma voix est minuscule. Pourtant, ce ridicule « oui » semble le satisfaire.

– Cette journée n’est pas seulement marquée par ton initiation et les Hyacinthies à venir.

Agis, resté en retrait jusque-là, intervient :

– Est-il bien nécessaire de lui révéler cela maintenant, père ?

Implacable, Archidamos lève une main pour le faire taire.

– Elle doit savoir.

Mon frère se courbe docilement pendant que notre père enchaîne :

– Aujourd’hui, j’ai décidé d’entrer en guerre contre Athènes.

Cette nouvelle inattendue ajoute à mon désarroi.

– Pourquoi ?

– Sparte ne peut laisser plus longtemps Athènes imposer sa domination à toute la Grèce.

– Mais alors, vous allez devoir vous battre contre votre ami Périclès !

Un voile de tristesse assombrit un instant les traits de mon père.

– Notre devoir passe avant nos sentiments, Cynisca.

Je reste pétrifiée comme Gorgone face à son reflet dans le bouclier de Persée.

– Nous avons déjà trop tardé. Le prêtre nous attend.

Mes frères s’emparent des torches avant de m’encadrer. Nous emboîtons le pas à notre père, éclairés par les flammes tremblotantes. J’ai l’impression d’être une prisonnière menée à son exécution. Je me reprends : je dois me montrer à la hauteur.

Nous franchissons les portes et laissons notre demeure derrière nous. Nous tournons un instant vers le sud, où la nuit dissimule plus loin les tombes des Eurypontides, pour demander par une courte prière silencieuse la bénédiction de nos ancêtres avant de faire demi-tour pour prendre la direction de l'agora.

Les ténèbres confèrent aux édifices des contours inquiétants. Sur notre gauche, je devine les enceintes des sanctuaires d'Apollon Karneios, protecteur du bétail, et d'Artémis Hègemonè, la guide. Plus loin encore se détache sur les hauteurs de l'acropole l'imposante statue de la déesse maîtresse de notre cité, Athéna Chalkioikos, à la demeure de bronze. Les plaques de métal qui ornent les murs de son temple et qui lui valent ce surnom font miroiter la lueur blafarde de la lune.

Le tonnerre se fait de nouveau entendre quand nous approchons de l'agora. La place, si vivante en journée avec son marché grouillant, est complètement déserte en cette fin de nuit. Nous la traversons pour déboucher sur une petite tombe circulaire que nous laissons derrière nous pour bifurquer vers l'est.

Nous voilà sur la voie du chiton, qui doit son nom à la tunique de la statue d'Apollon d'Amyclées, une petite ville au sud-est de Sparte. Ce sentier sera emprunté demain, pendant la procession des Hyacinthies, pour placer un vêtement neuf sur le buste du dieu des arts et de la beauté. Nous longeons peu après l'endroit où ce nouveau vêtement a été tissé, le sanctuaire des Leucippides, épouses des Dioscures Castor et Pollux.

Nous parvenons bientôt aux limites de la ville. Les maisons se font plus rares, jusqu'à totalement disparaître pour céder la place au sanctuaire d'Orthia, déesse de la fertilité et du monde

sauvage. Cet édifice circulaire, construit dos au fleuve, marque la frontière sacrée de Sparte. Nous y pénétrons par l'une de ses nombreuses portes pour arriver sur l'esplanade en terre battue, illuminée par des torches plantées dans le sol. Leurs flammes se reflètent sur les premiers rangs des gradins arrondis, qui se referment sur les murs du temple rectangulaire, quant à lui plongé dans la pénombre.

Au centre de la cour se dresse un autel en pierre sur lequel sont empilés plusieurs petits fromages ronds. Deux silhouettes se tiennent immobiles à côté : un prêtre au visage impassible, drapé dans un manteau sans manches rouge sombre, et un jeune homme d'une vingtaine d'années dont la tunique blanche laisse son épaule droite nue. Mon regard est surtout attiré par le court fouet en cuir qu'il tient dans sa main, de ceux utilisés pour punir un animal récalcitrant.

Agis me rassure avant d'aller s'installer dans les gradins avec notre père et notre frère.

– Que les déesses et les dieux soient avec toi, petite sœur.

Ces quelques paroles murmurées suffisent à raviver mon courage. Grâce à mon frère, je me sens moins seule pour affronter ce qui m'attend.

Le prêtre reste immobile tandis que l'hèbôn vient se placer entre moi et l'autel. Il déplie son fouet d'un mouvement du poignet. La pointe, bifide comme la langue d'un serpent, vient lécher le sol dans un claquement. L'épreuve de la bômolochia est simple : je dois attraper un des fromages empilés, puis m'enfuir en évitant les coups. Cela sera plus difficile pour moi cette nuit, car nous sommes d'ordinaire plusieurs à tenter de nous emparer d'une offrande face au mastigophoros, le porteur de

fouet qui le protège. Ma réussite n'en sera que plus grande : en ce jour, je veux être la meilleure.

Je jette un dernier regard à ma famille par-dessus mon épaule. Père est impassible, Agis souriant, et Agésilas, indéchiffrable. Je reporte mon attention sur mon adversaire. Un nouveau coup de tonnerre résonne, plus proche. La tempête sera bientôt sur nous. Si je tarde trop, je devrai terminer l'épreuve sous la pluie. Le mastigophoros et moi nous dévisageons, jusqu'à ce que le prêtre frappe dans ses mains. Le son se répercute dans tout l'amphithéâtre. La bômolochia débute.

La mastigophoros prend appui sur la pointe de ses sandales pour gagner en mobilité. Mes pieds nus bondissent immédiatement de gauche à droite. Le rôle de l'homme est de garder l'autel, pas de me chasser. Tant que je ne m'approche pas, il se contente de suivre mon déplacement, son arme levée, menaçante.

Je commence à courir en cercle pour prendre de vitesse le mastigophoros. Il a anticipé ma stratégie et garde son dos au plus près de l'autel. J'essaie malgré tout de passer. Le fouet s'abat et je l'esquive. Mise en confiance, j'avance mes doigts pour saisir un des fromages, mais l'arme claque une fois encore. Je retire ma main, pas assez vite cependant pour que le cuir ne vienne mordre mon avant-bras, y laissant une strie rougeâtre, heureusement peu profonde. Je me retiens de hurler et m'éloigne promptement.

Je me replace face au mastigophoros, dont les traits n'affichent aucune satisfaction. Du coin de l'œil, j'aperçois le visage contrarié de mon père. Mon cœur se met à battre plus vite. Ma chair lacérée me lance. Il me faut devenir une guerrière pour réussir.

Je m'élançai à nouveau, et quand l'homme s'est calé sur mon



rythme, je le brise en fonçant sur lui. Mon adversaire, surpris, tarde à me frapper. Le fouet n'a pas encore eu le temps de se détendre et je peux m'en saisir de la main gauche, même si ce n'est pas sans douleur.

Furieux de s'être laissé ainsi berner, le mastigophoros tire avec rage sur la poignée de son arme. Il parvient à la libérer, m'arrachant à la fois un cri et un bout de peau. Mes doigts se referment sur un fromage et s'effacent juste avant que le fouet ne s'abatte sur eux. Je plonge tête la première sous la table sacrée et roule sur le sol. Quand je me redresse, l'autel me sépare de l'homme au regard troublé. Je pense d'abord que son échec est la cause du désarroi que je lis dans ses yeux. Puis, quand le prêtre vient le gifler avant de lui retirer son arme, je comprends : si le dernier coup de fouet m'a manqué, il a en revanche lacéré les fromages, qui se sont affaissés. Abîmer ainsi des offrandes constitue un blasphème.

Ma famille abandonne les gradins pour nous rejoindre. La joie illumine leurs traits. Mon père est le plus radieux des trois.

– Bravo, Cynisca. Tu fais notre fierté, et celle de Sparte tout entière.

Je suis tellement heureuse que j'en oublie la douleur qui irradie dans mon bras gauche meurtri. Le prêtre prend la parole à son tour :

– Tu as réussi l'épreuve de la bômolochia. Tu dois maintenant pénétrer dans le temple d'Orthia pour suivre ton initiation.

Ce rite reste un mystère. Est-ce une danse ? Une prière ? Mon père a une fois encore insisté pour que je le passe tout de suite – comme si, à peine sortie de l'enfance, je devais déjà devenir une adulte.

Agésilas m'adresse ses encouragements :

– Nous prions pour ton succès, Cynisca.

Mon frère aîné et mon père approuvent d'un sourire, puis ils se détournent tous pour partir. Le jeune homme récupère les fromages avec un excès de précaution, sous le regard attentif du prêtre, puis ils quittent à leur tour le sanctuaire. Me voilà seule au centre de l'esplanade, illuminée par un nouvel éclair. Encore quelques minutes et la tempête s'abattra.

Je détaille la blessure sur ma paume. Elle saigne encore un peu et me laissera une cicatrice. Ma main gauche se referme sur l'offrande tandis que je m'empare d'une torche de l'autre. Je me dirige vers l'édifice, en franchis le portique, traverse le vestibule et marque une ultime hésitation avant de plonger dans les ténèbres.

Me voilà à l'intérieur du temple. Le centre du naos est délimité par un rectangle de colonnes. La lumière de ma torche laisse deviner des centaines de petites figurines de plomb disposées sur le sol. Elles représentent divers animaux et des guerriers hoplites, reconnaissables à leur bouclier rond. J'ignore ces minuscules offrandes et m'avance au milieu des piliers.

Je m'immobilise à une dizaine de pas du mur du fond. Derrière lui repose le trésor de la divinité. Dans les autres temples, cette chambre abrite également son effigie. Celle d'Orthia se trouve en face de moi. Ce n'est pas une statue de pierre, mais un xoanon en bois de chêne clair, jauni par le temps et taillé à même un tronc d'arbre. La déesse est représentée en Potnia Thérôn, maîtresse des animaux sauvages. Vêtue d'un grand rectangle de tissu fixé par une broche de part et d'autre de son cou, elle dépasse un adulte d'une tête, les bras le long de son corps

pourvus de deux ailes. Deux longues tresses pendent de chaque côté de son visage, jusqu'à frôler ses épaules carrées, où deux perdrix sont perchées.

Cette statue est plus ancienne que Sparte elle-même. À l'origine volée, elle a frappé de folie celles et ceux qui lui manquaient de respect, les poussant parfois à s'entretuer. Un oracle a finalement mis un terme à ses maléfices. Si elle répond aujourd'hui à nos prières, les traces rouge sombre sur son bois témoignent des sacrifices lugubres autrefois pratiqués en son nom par ses adorateurs.

Je dépose le fromage, dont la croûte s'est imprégnée de mon sang. Que dois-je faire, à présent ? Me faut-il prier ? Je frissonne à la perspective de devoir rester toute la nuit au milieu des offrandes et, surtout, devant cette statue dont les yeux ronds et lisses semblent me juger avec sévérité.

Tout à coup, un bruit me fait me retourner. Je balaie la pénombre de ma torche, mais ne distingue nulle silhouette au milieu des colonnes. Un rire résonne cette fois dans mon dos, qui cesse à l'instant où je me replace face au xoanon.

Est-ce une impression, ou Orthia esquisse-t-elle désormais un sourire ? L'angoisse m'a fait serrer le poing gauche jusqu'à rouvrir ma blessure. Mes yeux se posent sur mon ombre, celle d'une enfant tremblante, et non d'une future Spartiate. Je veux abandonner et fuir, puis le visage de mon père s'impose à mon esprit. Je n'ai pas le droit de laisser les sentiments me dominer, ni ce soir ni jamais.

J'inspire bruyamment pour me remplir de courage et me ressaisis, la torche à bout de bras. Je m'adresse à la statue d'une voix que je veux assurée :

– Déesse Orthia, moi, Cynisca, fille du roi Archidamos, je te salue. Je te demande humblement de faire de moi ta servante. Je promets de remporter une victoire en ton nom. Et je n'ai pas peur.

En signe de défi, je m'approche et appose ma main gauche sur la sienne. Ma blessure laisse une trace noirâtre sur le bois quand je la retire. Je recule sans quitter la déesse des yeux.

J'attends plusieurs minutes dans ce silence oppressant, mais rien ne se passe. Ne sachant pas quoi faire de plus, j'estime mon initiation terminée. Je fais demi-tour en m'interdisant de regarder par-dessus mon épaule. Je suis parvenue au centre du temple quand des chuintements s'élèvent soudain.

Je me retourne, affolée. La torche projette sur les murs les ombres déformées des figurines de plomb qui s'éveillent. Menés par un minuscule cheval borgne, des centaines de bovidés, de lièvres et d'hoplites se déploient pour m'encercler. Cette minuscule armée, parcourue de hennissements, de vagissements et de cliquetis d'armes, s'immobilise aux limites du rectangle de colonnes où je me tiens.

Des craquements se font entendre au fond du temple. Pétrifiée, j'observe le xoanon prendre vie à son tour. Ses membres s'animent un à un, et leurs veines de bois se mettent à battre. Les oiseaux déploient leurs ailes en piaillant. Orthia ignore le fromage à ses pieds et enchaîne de lentes enjambées pour me rejoindre au cœur du naos. Elle s'immobilise à seulement trois pas de moi, puis me dévisage de ses yeux lisses devenus blancs comme ceux d'une aveugle.

– La peur te dévore, humaine. Mens-toi si tu veux, mais moi, tu ne saurais me tromper.

Sa voix se mêle au grondement de l'orage qui menace au-dehors.

– Orthia, je te demande pardon si je t'ai offensée.

Je tombe à genoux, tête baissée, sans oser lâcher la torche, terrifiée à l'idée de me retrouver plongée dans le noir.

– Redresse-toi, Cynisca. Tu n'as commis aucun sacrilège. Tu m'as appelée par tes mots et ton sang. Me voilà. Que veux-tu ?

Je me relève. La déesse semble à nouveau aussi immobile qu'une statue. Je tente d'oublier les bruissements sourds dans l'obscurité autour de moi.

– Batre tous mes adversaires.

Un large sourire fend le visage de bois.

– Tu es bien humaine, à vouloir triompher des autres avant de chercher à te vaincre toi-même. Quel est donc ce triomphe que tu me promets ?

– Sparte et Athènes marcheront bientôt l'une contre l'autre. Je remporterai gloire et honneur en ton nom dans les combats.

Les cils sculptés de la déesse se plissent de mécontentement.

– Bien cruel est le père qui déclare une guerre le jour où sa fille sort de l'enfance. Et bien folle est celle qui croit que les batailles forgent les légendes.

Orthia met un genou à terre pour me détailler. Les deux perdrix en profitent pour tendre leur cou dans ma direction, bec en avant. Je lève ma main libre par réflexe, et le regard d'Orthia est attiré par la plaie dans ma paume.

– Tu es trop jeune pour saigner déjà. Prends garde à ne pas vouloir grandir trop vite, Cynisca. Par cette blessure, tu as décidé de ton destin.

– Je n'ai pas choisi ce coup de fouet. Je l'ai subi.

– Toi seule as pris le risque de t’en saisir. Tu l’as fait pour moi, pour m’apporter cette offrande. Tu mérites mon attention.

Les oiseaux se tassent sur les épaules d’Orthia quand elle se relève.

– J’accepte de faire de toi ma servante. Pour sceller ton initiation, je te propose une course.

Je m’attendais à bien des choses, mais pas à devoir battre une déesse à une épreuve de vitesse. Le sourire d’Orthia reparait.

– Pars avec ma bénédiction, Cynisca. Je t’attends dehors.

Je pivote et me dirige sans tarder vers la porte. À mon grand soulagement, la minuscule armée s’ouvre pour me céder le passage. L’orage éclate à l’instant même où je pose le pied sur le seuil du temple. La voix de la déesse gronde une ultime fois depuis le naos :

– Ne crains pas les éléments, Cynisca. Être sous la tempête, c’est être avec moi. Redoute de voir la pluie laisser place au soleil, car sa fin marquera aussi celle de ma présence à tes côtés.

L’averse éteint aussitôt ma torche et je dois l’abandonner. Un éclair illumine une silhouette immobile au centre de l’esplanade. Je reconnais une jument des plaines de Messénie à la robe bai-brun, presque noire. Elle me fixe avec d’inhabituels yeux blancs sans pupilles. Je ne me trouve pas face à un animal, mais bien à une nouvelle incarnation d’Orthia. La bête hennit, se cabre et retombe lourdement sur la terre boueuse. Son regard sauvage plonge dans le mien et me révèle la vérité : ce ne sera pas une course entre nous, mais une chasse dont je suis la proie.

Les maisons les plus proches sont trop loin pour que je les atteigne avant d’être rattrapée. Mon seul espoir reste de gagner le

fleuve. Je m'élançai vers l'Eurotas comme si ma vie en dépendait – et peut-être est-ce le cas. J'entends la jument s'ébrouer dans mon dos avant de s'engager à ma poursuite.

Mon pied dérape soudain dans la boue, et je dois poser une main au sol pour garder mon équilibre. Les hennissements se rapprochent. Pendant une brève éclaircie du ciel, la lune projette mon ombre devant moi. Non, impossible, je ne peux pas être cette fillette chétive et tremblante. Je suis une princesse spartiate, le sang d'Héraclès coule dans mes veines.

Je mobilise toutes mes forces pour reprendre ma course. J'ai les poumons en feu quand j'atteins le fleuve et plonge sans hésiter dans son eau glacée. Ma nage ne dure que quelques battements de cœur qui me paraissent pourtant une éternité, perdue dans ces flots noirs. J'émerge ruisselante et me retourne pour découvrir avec jubilation qu'Orthia est restée sur l'autre rive, soufflant sa frustration par les naseaux. Quelque chose d'autre est resté sur la berge avec la jument : mon ombre de gamine, semée en même temps que ma poursuivante. Je regarde à mes pieds pour en trouver une nouvelle, sans doute celle de la Spartiate que je deviendrai.

Je ne retiens plus mes cris de joie malgré le froid qui me fait grelotter. Je m'adresse à la déesse en hurlant :

– J'ai gagné ! J'ai laissé mon enfance derrière moi !

La jument me dévisage de ses yeux blancs avant de se détourner. Le doute germe dans l'euphorie de ma victoire.

– Tu disais qu'il fallait se vaincre soi-même, Orthia. C'est bien ce que j'ai fait, n'est-ce pas ?

Mais la déesse disparaît dans la nuit, l'ombre de la fillette accrochée à ses sabots. La pluie s'arrête brutalement. Mon allé-

gresse passe. Puis, dans le silence revenu, le soleil jaillit au-dessus du mont Parnon pour réchauffer de ses rayons mon corps gelé.

L'aube sort Sparte de sa dernière nuit en paix pour l'éveiller au premier jour de la guerre.